

## Terrorisme : action et proclamation

*Kaliayev (le terroriste) – Je suis un prisonnier de guerre, non un accusé.*

*Skouratov (le policier) – Si vous voulez. Cependant, il y a eu des dégâts, n'est-ce pas ? Laissons de côté le grand-duc et la politique. Du moins, il y a eu mort d'homme. Et quelle mort !*

*- J'ai lancé une bombe sur votre tyrannie, non sur un homme.*

*- Sans doute. Mais c'est l'homme qui l'a reçue. Et ça ne l'a pas arrangé. Voyez-vous, mon cher, quand on a retrouvé le corps, la tête manquait. Disparue, la tête ! Quant au reste, on a tout juste reconnu un bras et une partie de la jambe.*

*- J'ai exécuté un verdict.*

*- Peut-être, peut-être. On ne vous reproche pas le verdict. Qu'est-ce qu'un verdict ? C'est un mot sur lequel on peut discuter pendant des nuits. On vous reproche...non, vous n'aimerez pas ce mot.. disons, un travail d'amateur, un peu désordonné, dont les résultats, eux, sont indiscutables. Tout le monde a pu les voir. Demandez à la grande-duchesse. Il y avait du sang, vous comprenez, beaucoup de sang.*

*Camus, Les Justes Acte IV, scène 1*

Le terrorisme est aussi difficile à définir qu'à réprimer.

Avant le 11 septembre, il était subsidiaire ou provisoire. Il se pratiquait à la place de la guerre ou de la Révolution, souvent à défaut d'en avoir les moyens militaires ou humains. Même condamnables, ses objectifs étaient compréhensibles : subversion, libération, pression. Même scandaleuse, son exploitation « publicitaire » des attentats paraissait logique : amplifier son message pour galvaniser son camp et démoraliser l'adversaire. Certains ont tué pour une simple tribune : de 1978 à 1996, Théodore Kaczynnski, le solitaire *Unabomber* envoyait des lettres piégées à des représentants d'une Civilisation Industrielle qu'il haïssait mais à qui il demandait de publier ses communiqués. Dans les années 70/80, on répétait la phrase du spécialiste américain Brian Jenkins « Le terroriste ne veut pas que beaucoup de gens meurent, il veut beaucoup que beaucoup de gens regardent. »<sup>1</sup>

Les choses sérieuses, vraies guerres ou vraies révolutions, commençaient là où finissait le terrorisme, ce travail des avant-gardes et des minorités : il fallait ensuite des gros bataillons, des conflits ouverts, des mouvements de masse, des négociations politiques, des prises de pouvoir. Le terrorisme pouvait éventuellement accélérer (ou retarder) l'Histoire, pas la faire.

---

<sup>1</sup> Brian Jenkins *International Terrorism A New Kind of Warfare*, Rand Corporation, 1974

Après le 11 Septembre, personne ne trouve d'hyperbole assez inédite pour décrire l'ère qui venait de s'ouvrir, ni de concepts assez hardi pour penser le changement dans la violence. Ainsi naît la notion d'hyperterrorisme<sup>2</sup>, en écho à l'hyperpuissance d'Hubert Védrine. D'autres préfèrent « mégaterrorisme »<sup>3</sup>. La nouveauté ? la globalité du terrorisme, sa capacité de destruction multipliée par la technologie « retournée » contre l'Occident<sup>4</sup>, son caractère absolu, voire apocalyptique. Démesure des moyens et des fins conféraient à cette violence « privée » une place doublement inédite. La « performance » du 11 Septembre justifiait les pires anticipations. Le mutisme de leurs commanditaires, qui ne se réclamaient d'aucune lutte spécifique et ne revendiquaient rien, suggérait une hostilité sans limites : la seule façon de l'apaiser semblait de disparaître de la Terre.

À supposer que les Armes de Perturbation Massive du terrorisme justifient un changement de paradigme de même ampleur que la dissuasion nucléaire, des questions subsistent. Y a-t-il « un » terrorisme ? Si oui, en quoi le jihadisme marque-t-il un changement d'époque ? Quelles en sont les fins ? La spécificité présumée du nouveau terrorisme nous renvoie à la relativité historique de l'idée terroriste.

### ***Nommer et frapper***

La première difficulté est évidente : la désignation du terrorisme est généralement le fait du contre-terroriste. Le terroriste, lui, emploie d'autres mots : résistance, riposte des opprimés, guerre sainte, juste revendication. Il fait remarquer que s'il pose des bombes, c'est faute de posséder des bombardiers comme le font les États. Sa violence, qu'il décrit comme seconde et réactive serait une réponse, une légitime défense ou une juste vengeance face à la Terreur d'État, première et principale.

---

<sup>2</sup> François Heisbourg et la Fondation pour la recherche stratégique, *Hyperterrorimse, la nouvelle guerre*, Odile Jacob 2001, notion critiquée par G. Chaliand, partisan de la « continuité terroriste » dans *L'arme du terrorisme*, Audibert 2002

<sup>3</sup> H. Muller, *Le mégaterrorisme*, Cahiers de Chaillot, Mars 2003

<sup>4</sup> On ne va pas tarder à parler des Armes de Destruction Massive qu'al Quaida pourrait acquérir. Le thème était déjà dans l'air. Nombre de livres américains écrits avant le 11 Septembre évoquaient cette possibilité. Ainsi, dès 2000, un conseiller de Clinton classait cette hypothèse parmi les cauchemars de l'Amérique (Anthony Lake, *6 nightmares*, Little, Brown & company, Boston, 2000) et de nombreuses think tanks prévoient des scénarios catastrophe nucléaires, biologiques ou chimiques. Sans oublier l'inévitable cyberterrorisme.

Le terroriste rappelle volontiers que nos écoles célèbrent ceux qui figuraient hier sur l’Affiche Rouge et que les nazis désignaient les résistants comme terroristes. Que de Gaulle, Begin et Mandela furent considérés comme tels. Que des régimes qui ont aujourd’hui un siège à l’O.N.U., certains issus de la décolonisation, sont issus des terrorismes récompensés par l’Histoire, de la même façon que les religions sont des sectes qui ont réussi. Que le terroriste de l’un est le combattant de la liberté de l’autre<sup>5</sup>.

Le terroriste qui se revendique comme tel fait exception. Il est ou bien romantique, comme les nihilistes sur le modèle de Netchaïev<sup>6</sup>, ou bien cynique, comme Lénine ou Trotsky qui pesaient froidement l’efficacité de l’attentat et de la Terreur, ou encore provocateur comme l’Orim macédonienne<sup>7</sup>, première organisation à s’être proclamée terroriste.

Les groupes qui commettent des attentats se présentent plutôt comme colonne, guérilla, armée secrète ou force de libération. Souvent, ils se réfèrent au modèle du partisan, ce soldat sans uniforme (et qui ne demande souvent qu’à en enfiler un : voir l’IRA, organisation qui aime particulièrement les références militaires). Dans d’autres cas, le vocabulaire se fait plus politique : parti en armes, fraction armée d’un mouvement ou branche combattante. Le mouvement terroriste peut être le double clandestin d’un autre qui lutte aussi à visage découvert, par les voies légales, comme l’IRA ou l’ETA avec leurs façades parlementaires. Sans oublier les antiennes « le vrai terrorisme, c’est celui que nous subissons », « que faisons de pire que ce que font depuis longtemps ceux qui nous répriment ? » ou encore « si défendre ses droits et combattre pour la liberté est du terrorisme, alors, oui, nous sommes terroristes ». Voici la version ben Laden : « L’Amérique a porté des accusations contre nous et beaucoup de musulmans dans le monde. Sa conviction que nous supportons les actes de terrorisme est infondée... si inciter les gens à faire cela est du terrorisme et si tuer ceux qui tuent nos enfants est du terrorisme, alors laissons l’histoire témoigner que nous ne sommes pas des terroristes. ».

---

<sup>5</sup> La notion de *freedom fighters*, l’équivalent de notre « résistance » ou « mouvements de libération » a été souvent invoquée par les U.S.A. dans les organisations internationales, notamment à propos des mouhadjidines afghans luttant contre les soviétiques.

<sup>6</sup> L’auteur du *Catéchisme du révolutionnaire* en 1869. Sa vie, et, en particulier la façon dont il amena les membres de sa société secrète à assassiner un des leurs pour s’assurer de leur fidélité, ont inspiré *les Possédés*, traduit aussi par *les Démons*, de Dostoïevski.

<sup>7</sup> Organisation Révolutionnaire pour l’Indépendance de la Macédoine qui luttait contre l’empire ottoman au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

Avec plus de cent neuf définitions universitaires recensées<sup>8</sup>, le terrorisme pose un défi aussi sémantique que satanique et qui embarrasse les juristes.

Si le terrorisme est un crime, il faut le définir avec précision. Certains y voient l'équivalent civil du crime de guerre et espèrent ainsi faciliter la répression universelle. D'autres l'assimilent au crime contre l'humanité<sup>9</sup>.

La première hypothèse semble inutile : la notion de crime de guerre est censée empêcher des exécutants de commettre des atrocités par obéissance à une autorité (Armée, État). Or le terroriste est par définition un combattant civil et volontaire.

Quant au crime contre l'humanité, cette incrimination doit protéger des victimes persécutées en raison de leur religion ou de leur ethnie. Or, le terrorisme ne choisit pas ses victimes pour éliminer une catégorie d'hommes. Pour lui, la victime est un instrument (par exemple la monnaie d'échange pour un chantage). Elle est surtout un symbole : elle représente toujours autre chose, un « quelque chose qui se tient à la place d'autre chose », définition du symbole depuis la scolastique médiévale. La victime, personnage mineur est là à la place d'une entité majuscule (le Système, l'Occupant, l'État, l'Hérésie). Littéralement, elle n'a pas d'existence puisqu'elle ne sert qu'à indiquer la vraie cible. Et s'il est juste de dénoncer le terrorisme parce qu'il s'en prend à des victimes civiles innocentes, il faut aussi rappeler que, suivant la Croix-Rouge 80% des victimes des guerres postérieures à 1945 ont été des civils.

Du reste, le terroriste considère que c'est lui la victime, ou du moins qu'il parle au nom des victimes ou des opprimés. Le philosophe Eric Gans décrit bien où mène cette logique « Tacitement, le terrorise exprime la forme la plus extrême de l'idéologie victimaire : je te tue pour prouver que je suis ta victime (et que tu dois te sentir coupable quand je te tue). »<sup>10</sup>

Pour se débarrasser de ces contradictions, certaines législations se contentent de dresser des listes de groupes terroristes. Celle du Département d'État publiée en Mai 2003 comporte ainsi 36 organisations terroristes extérieures dites majeures<sup>11</sup>. Il existe aussi des listes d'États soutenant le terrorisme. Pour la petite histoire, l'Irak en avait été retiré en 1983 quand le régime démocratique et laïque de Saddam nous protégeait contre la dictature islamiste des ayatollahs.

---

<sup>8</sup> Recensement par Shmiçd et Jongman dans *Political terrorism*

<sup>10</sup> Chronique 267, 10 Août 2002

<sup>11</sup> Elle complète une liste de 38 établie par le *Patterns of Global Terrorism: 2002*

Le défaut est donc la subjectivité d'un classement soumis à des critères politiques. Tel groupe est retiré de la liste lorsqu'il se retrouve dans le bon camp (ce fut le cas de l'U.C.K. « déclassifiée » par les U.S.A. au moment du conflit au Kosovo), telle autre y est rajouté pour satisfaire un allié. En second lieu, c'est qualifier le crime d'après le but, donc confondre l'acte et l'acteur, le péché et le pécheur. Tantôt suivant les principes dont il se réclame, tantôt en fonction de l'adversaire qu'il s'est donné (un État qui ne laisse d'autre choix que la lutte armée, un État démocratique, un État occupant, « étranger » ou non), tel sera résistant et tel autre terroriste.

D'où deux impasses. La première réduit le terrorisme à sa Cause avec une majuscule (les idées qu'il professe) et l'explique par le fanatisme. La seconde le ramène à ses causes avec une minuscule : persécution, occupation ou autre qui font que des gens se mettent à poser des bombes. Autrement dit, elle confond l'acte avec le motif du ressentiment. La première attitude débouche sur la « guerre au terrorisme » avec ses effets paradoxaux bien connus, notamment nourrir les monstres que l'on combat. La seconde favorise le moralisme vague : il faut attendre l'établissement de la justice sur terre pour que le terrorisme désarme.

Ce sont deux façons d'esquiver la dimension politique et stratégique du terrorisme, lutte de volontés inconciliables par des moyens violents. Et des manières de définir le terrorisme par ce qu'il n'est pas : il ne respecte pas les règles qui protègent l'innocent, il ne représente pas vraiment les masses ou les opprimés, il ne choisit pas les voies démocratiques, il n'est pas encore une guérilla ou un mouvement de libération. Mais une définition positive du crime terroriste n'est pas pour autant plus aisée.

Le droit français énumère un nombre limité de faits criminels, répréhensibles par eux-mêmes (y compris maintenant des cybercrimes). Pour qu'ils soient considérés comme terroristes, ce qui importe pour des questions de compétence juridictionnelle, d'accords internationaux ou autres, il faut qu'ils aient été accomplis « en relation avec une entreprise individuelle ou collective ayant pour but de troubler gravement l'ordre public par l'intimidation ou la terreur ».

Quant aux définitions employées aux États-Unis, le F.B.I., le Département d'État ou le Département de la Justice n'emploient pas exactement les mêmes termes, mais tous recourent aux notions suivantes :

- le terrorisme suppose une violence illégitime ou sa menace
- il poursuit des fins politiques
- il cherche à produire un état d'esprit ou un sentiment de peur
- il cherche à exercer une coercition sur des gouvernements et/ou leur population civile et à influencer une politique ou un public (*to influence an audience*)
- il frappe des non-combattants<sup>12</sup>.

Malcommode à l'échelle nationale - dans la mesure où elle fait appel à des notions aussi subjectives que la peur ou l'influence - la définition juridique du terrorisme devient un cauchemar à l'échelon international. Certains pays veulent en distinguer les mouvements de libération (dont il est fréquent que leur propre pouvoir soit issu, surtout dans des pays décolonisés). Des débats ont divisé l'O.N.U pendant des années sans qu'émerge une définition universelle d'un crime que flétrissent pourtant nombre de traités internationaux. Beaucoup craignent, sous couleur de lutte contre le terrorisme, de criminaliser le mouvement social. Les discussions à la Commission Européenne après le 11 Septembre ont montré quelles objections<sup>13</sup> soulevait un terme qui, trop étendu, finirait par englober toute lutte politique extra parlementaire.

Le terrorisme est par essence une violence politique, armée, asymétrique, non institutionnelle, clandestine. Elle vise les forces morales de l'adversaire à travers ses forces matérielles et des proclamations symboliques. Elle tend à l'exercice d'un

---

<sup>12</sup> Exemple : Article 22 de l'United States Code, Section 2656f(d). *That statute contains the following definitions: The term "terrorism" means premeditated, politically motivated violence perpetrated against noncombatant\*/ targets by subnational groups or clandestine agents, usually intended to influence an audience. \*The term "international terrorism" means terrorism involving citizens or the territory of morèhan one country. \* The term "terrorist group" means any group practicing, or that has significant subgroups that practice, international terrorism. \* Non combatants includes both civilian and military personnels who are unarmed or off duty at the time... « We also consider as acts of terrorism attacks on military installations or on armed military personnel when a state of military hostilities does not exist at the site, such as bombing of US bases. Ce dernier critère qui assimile le soldat à un civil lorsqu'il n'est pas en armes ou se trouve « sur un site où n'existent d'hostilités militaires » donnerait de curieux résultats si l'U.S. Army se l'appliquait à elle-même. Combien des soldats irakiens tués en 2003 étaient en armes et sur un champ de bataille ?*

<sup>13</sup> Voir le site universitaire canadien : <http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Terrorisme>

pouvoir<sup>14</sup> indirect et négatif, à travers une contrainte. Elle vise aussi à une affirmation. Outre le sentiment de terreur qu'il est censé répandre, le terrorisme a au moins trois choses à transmettre : des idées (« pourquoi nous combattons »), des identités (« qui nous sommes ») et des messages (« ce que signifie notre acte »). C'est une forme mixte, entre faire et dire, fluctuante et historiquement contingente de la relation politique.

Cette forme dépend des croyances d'une époque, de ses idéologies, mais, aussi des techniques disponibles, qu'il s'agisse d'instruments de destruction ou de propagation. Elle suppose aussi une configuration stratégique puisque le terrorisme est une interaction<sup>15</sup> et que, comme la guerre, il suppose la distinction de l'ami et de l'ennemi.

Le secret du terrorisme est donc dans sa triple fonction. D'abord il prépare, redouble ou remplace le conflit ou la guerre civile, Il doit infliger un dommage maximal à la partie adverse, notamment en créant ce qu'il est convenu d'appeler une « atmosphère » ou un « climat » de terreur ou d'insécurité. Il recherche un retentissement psychologique supérieur à sa puissance de destruction physique comme l'expliquait déjà Raymond Aron. Pour autant, cet impact ne se réduit pas à la terreur. Le but est, certes, de provoquer la panique, de décrédibiliser les autorités ou de démoraliser ses adversaires. L'offensive terroriste a aussi pour finalité d'encourager et d'éclairer ses partisans tout en éclaircissant sur une situation historique.

Ainsi, son dommage, vaut message : son sens est aussi militant que militaire. Pédagogue à sa façon, l'acte terroriste prétend délivrer une « vérité » ignorée (la révolte est proche, l'ennemi plus faible et plus injuste qu'il ne semblait). De la propagande par le fait au terrorisme spectacle, de l'opuscule pour groupuscule à l'attentat en mondovision, l'effet varie en fonction des médias disponibles : presse à grand tirage, radio, ou transmission télévisée des massacres. Les stratèges U.S. de pointe<sup>16</sup>, donc les plus partisans de la guerre de l'information aimaient dire. « Celui qui gagnera la prochaine guerre n'est pas celui qui aura la plus grosse bombe mais celui qui racontera la meilleure histoire. ». Mais pour le terroriste, rien ne raconte de meilleure histoire qu'une bonne bombe.

---

<sup>14</sup> Le mot grec moderne pour terrorisme (*tromokratia*) signifie littéralement le commandement par la peur

<sup>15</sup> Sur la notion d'interaction, fondamentale en stratégie, et pas seulement pour le terrorisme, voir Pierre Fayard *La maîtrise de l'interaction*, éditions 00h00, 2000

<sup>16</sup> En l'occurrence Arquilla et Ronfeldt, deux pontes de la Rand Organization

La lutte ne se déroule pas sur le seul terrain de la « communication » efficace : faire connaître sa cause, faire passer ses idées... Elle a une dimension symbolique : le terroriste recherche une escalade du sens. Il élargit la signification de ses actes jusqu'à atteindre des principes historiques, religieux. De ce point de vue, le 11 Septembre constitue l'agression emblématique inégalable. Une lecture s'imposait : ces scènes étaient symboliques et stratégiques. Symboliques, elles voulaient nous dire quelque chose. Les tours " signifiaient " l'Amérique, la Mondialisation, l'Argent, la Culture mondiale (y compris celle des films catastrophe), l'Orgueil humain, la Tour de Babel. Stratégiques, ces images devaient nous faire quelque chose. Elles avaient été produites, mises en scène par une intelligence, consciente du pouvoir des médias et en vue d'un effet panique.

Le terroriste tend tirer le sens vers le haut, son adversaire vers le bas. Le premier veut s'élever et élever son action à des hauteurs métaphysiques : il s'en prend au principe de tout pouvoir comme le révolutionnaire, il se réclame de l'essence éternelle d'un peuple comme le nationaliste, ou encore obéit à Dieu ou incarne l'Histoire. À rebours, le contre-terroriste rabaisse les motivations adverses au crime, au lucre, au déséquilibre psychique, au marchandage, au nihilisme, à la haine de la Liberté.

En troisième lieu, le terrorisme se réclame d'un droit supérieur. Il affirme que sa légitimité le place au-dessus la légalité de son adversaire : tantôt il terrorise pour le peuple (mais sans le peuple, sinon ce serait une révolte), tantôt c'est l'avenir qui, dit-il, lui donnera raison, tantôt c'est Dieu qui commande le déchaînement de la violence. Le terrorisme équivaut pour ses partisans – même si le mot choque – à une sorte de sentence judiciaire. Aux buts que nous avons énumérés, faire mourir et faire croire, il s'en ajoute souvent un troisième : faire payer.

Ainsi, les Brigades Rouges italiennes « n'assassinaient » pas Aldo Moro, elles le faisaient passer en jugement devant un tribunal populaire. Cette tendance est plus forte encore dans le jihadisme, où il n'est question que de sentences et jugements. Le terrorisme islamique algérien est caractérisé par une inflation des fatwâs : des chefs de groupuscule se proclament émirs et rendent à tour de bras des avis juridico-théologiques du haut de leur prétendue autorité religieuse. Le massacre de civils est justifié par une argutie théologique : tous les Algériens (sauf les jihadistes) seraient *takfir*, c'est-à-dire anathèmes. Leur impiété et leur passivité face aux crimes du pouvoir

« laïque » les rendrait passibles de mort, femmes et enfants compris. Pareille violence terroriste n'est donc pas gratuite. Au contraire, elle est « obligatoire », ce qui est bien pire.

Plus sophistiquée, l'activité d'al Quāida s'inscrit dans un schéma théologique subtil. Il joue sur les trois sens du mot jihad. Initialement, c'est un effort que le musulman doit faire sur lui-même, une ascèse. Mais le terme recouvre aussi le jihad actif, la conquête au nom de l'Islam, telle qu'elle s'est pratiquée au VII<sup>ème</sup> siècle ainsi que le jihad dit défensif et qui vise à la protection des terres et des vies des musulmans. Or, ce dernier est obligatoire pour les croyants, contrairement au jihad de conquête. Toute la rhétorique d'al Quāida consiste donc à proclamer un jihad défensif, d'où la condamnation contre les régimes islamiques qui tentent d'échapper à ce devoir<sup>17</sup>.

### ***Le mot, l'histoire, la mort***

Guerre ou violence politique sont aussi anciennes que l'espèce, mais le terrorisme, est un phénomène à peine séculaire. Quant au « nouveau terrorisme », il n'est apparu que depuis une dizaine d'années. Cette singulière accélération éclaire le phénomène terroriste actuel par rapport à la double histoire de l'idée et de la pratique terroriste.

Le terrorisme est nommé quand il est théorisé. L'idée apparaît a) dans un contexte historico-militaire européen et révolutionnaire, b) en relation avec un projet idéologique s'adressant aux masses et c) en même temps que les techniques qui permettent justement une communication de masse. Le terrorisme ne se résume ni à l'emploi de la violence politique pour éliminer un adversaire, ni à la recherche d'un effet psychologique (la terreur), ni à une méthode (« lâche et aveugle », s'en prendre à des civils, ..). Il faut la conjonction de doctrines, d'armes et de médias. Le communisme, suivant Lénine, se définissait comme les soviets plus l'électricité. Suivant les époques, le terrorisme, c'est l'anarchie plus la bombe et le manifeste, ou le tiers-mondisme plus le détournement d'avion et la mondovision. Le terrorisme, hybride

---

<sup>17</sup> On peut se procurer sur internet le fameux texte « Comment me préparer au jihad » qui donne la définition suivante : « Littéralement, Jihad signifie « combattre ». Au sens militaire et en fonction du contexte il signifie « combattre contre l'oppression ». Le Jihad est donc un acte pour libérer le peuple de l'oppression des tyrans. Le Jihad ne consiste pas en des actes illégaux de terreur contre des gens innocents. Quand des journalistes tabloïdes informent mensongèrement les masses populaires que le Jihad c'est de « commettre des actes illégaux de terreur », ils révèlent leur manque de recherche et l'étendue de leur manque de professionnalisme dans l'approche du sujet. » Ce texte fut longtemps disponible sur azzam.com et sur kokaz.fr

entre violence et croyance, a donc déjà une histoire, celle de ses idées et de ses techniques.

Certes, il est permis de rechercher des prédécesseurs lointains. Les zélotes ? Cette secte juive du début de notre ère assassinait les occupants romains ou les Hébreux soupçonnés de mollesse ou de collaboration. Le titre de prédécesseurs revient-il aux Assassins, les *Hashishins* dont parle Marco Polo ? De la fin du XI<sup>ème</sup> au milieu du XII<sup>ème</sup> siècle, ces shiites ismaélien, que le *Vieux de la Montagne* lançait depuis sa forteresse d'Alamut en Iran, poignardaient chefs Croisés et Turcs seldjoukides. Ces deux sectes pratiquaient déjà l'attentat suicide.

Faut-il chercher des ancêtres des terroristes dans les sociétés d'initiés, Thugs en Inde, hommes léopards, en Afrique<sup>18</sup> ? Plus près de nous, il y eut les « charbonniers » européennes du XIX<sup>ème</sup> siècle : ces sociétés secrètes républicaines luttèrent contre l'absolutisme autrichien. N'étaient-ils pas des révolutionnaires ou des comploteurs plutôt que des terroristes ? Dans tous ces cas, le but n'était pas de terroriser la population ; il était de frapper ses chefs. Théologiens et juristes ont glosé pendant des siècles sur tyrannicide et régicide.

Le mot terrorisme lui-même a une date certaine. Dès 1794, il apparaît dans les dictionnaires. Il désigne la propagation de la Terreur jacobine jusque dans les provinces : la guillotine ou le fusil pour paralyser de peur l'ennemi ou opposants. Mais il s'agit encore là d'un terrorisme d'État, exercé par l'État à l'encontre d'une fraction de son peuple. Ce qui distingue le terrorisme jacobin des mille formes de répression, férocité, massacre des populations, et autres pratiquées depuis la nuit des temps, c'est sa composante idéologique. La Révolution ne coupe les têtes que faute de pouvoir les remplir et ne massacre qu'à défaut de convaincre. Ou plutôt, elle massacre pour convaincre.

Il faut attendre quasiment un siècle pour que « terrorisme » prenne sa signification actuelle, presque inverse : violence d'organisations clandestines luttant contre l'État par la terreur.

Le terrorisme moderne commence avec la série d'attentats (qui suppose une lutte contre un système et non contre un homme qui peut être abattu en une fois). Elle frappe

---

<sup>18</sup> C'est l'hypothèse de Jean Servier, *Le terrorisme*, PUF 1987

ses victimes pour ce qu'elles représentent, et cherche moins à les faire disparaître qu'à le faire savoir. D'où la loi des 3 S : secret, surprise et sens.

- Secret : un groupe terroriste qui cesserait d'être caché deviendrait guérilla, milice ou armée. La clandestinité reste un critère obligatoire.
- Surprise : le terrorisme mène une action discontinue, et non des opérations militaires ininterrompues. Son imprévisibilité doit plonger l'adversaire dans l'affolement, soit pour l'affaiblir directement, soit pour le pousser indirectement, à la faute, telle une répression maladroite. Ainsi l'ancien responsable du FLN Yacef Saadi déclare « Pour nous la bataille d'Alger a été une grande victoire<sup>19</sup>, parce qu'elle a engendré la torture »<sup>20</sup> À ce jeu de qui perd gagne, être réprimé visiblement vaut mieux que gagner discrètement.
- Sens : l'acte terroriste, par-delà son résultat tangible, ennemi mort, bâtiment détruit, envoie un message de révolte, d'encouragement, de prédication, de provocation, d'humiliation selon les cas. C'est le plus paradoxal des médias.

S'il faut fixer une date de naissance incontestée au terrorisme, tel que nous venons de le définir, ce sera 1878 : l'assassinat du gouverneur de Saint-Pétersbourg par une populiste russe du groupe *Narodnaia Volia* (La volonté du peuple)<sup>21</sup>. Tout y est : la bombe, le revolver et le manifeste, l'idéologie qui justifie l'assassinat des puissants par la destruction du Système, la structure clandestine quasi sectaire y compris dans le goût du martyr, et enfin la volonté de tuer une idée en tuant un homme. Les premiers terroristes russes ne s'attaquent qu'aux représentants de l'autocratie. Ainsi, en 1905, Kaliayev, au moment de lancer une bombe sur le prince Serge, renonce plutôt que de risquer d'atteindre ses enfants assis à côté de lui.

---

<sup>19</sup> Bien qu'elle ait été considérée à l'époque comme une énorme victoire militaire pour les parachutistes de Massu qui avaient nettoyé la casbah.

<sup>20</sup> Déclaration au cours de l'émission d'Arte du 3 Septembre 2003 « Les visages du terrorisme »

<sup>21</sup> Les « narodnystes », qui, en 1881, tueront le tsar Alexandre II et qu'on appelle souvent improprement « nihilistes », ont inspiré les *Démons* de Dostoïevski.. très significativement, ils constituaient une dissidence du groupe *Zemlja i Volja* (Terre et Liberté). Ce dernier allait au peuple afin de l'éclairer par la parole. Le premier terrorisme attesté est donc né d'un échec de la propagande révolutionnaire. Mieux : il se veut son prolongement plus spectaculaire et plus efficace.

Ses successeurs n'ont pas ces délicatesses. Notamment les anarchistes de la Belle Époque, puis les terroristes de la seconde vague russe, celle des sociaux-révolutionnaires au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le terrorisme « aveugle » n'est pas une invention plus nouvelle que l'attentat-suicide. Une bombe fait 22 morts en 1893 au théâtre Liceo de Barcelone. En France, certains s'en prennent aussi aux clients du café Terminus en vertu du principe énoncé par l'anarchiste Henry que « nul n'est innocent ». Des machines infernales explosent bientôt dans les lieux publics ou les trains en Russie. À ce stade, le terrorisme révolutionnaire apparaît à ses partisans comme un préalable à la Révolution forcément proche. Il est question de la « propagande par le fait » et de « l'action directe » : bombe et attentat doivent frapper de crainte juges, militaires ou capitalistes mais aussi révéler aux exploités la réalité de la lutte de classe, les pousser à rejoindre leur camp et à lutter pour leur cause.

Différents par leurs motivations identitaires, mais aussi par leurs stratégies plus « militaires », les premiers terrorismes nationalistes ou indépendantistes prolifèrent bientôt. L'organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne (O.R.I.M) fondée en 1893 en lutte contre l'occupation ottomane tente d'internationaliser le conflit et de radicaliser les relations entre les communautés. Elle prend des otages Occidentaux et prépare des insurrections nationales. En 1903, elle proclame même une très éphémère République de Krouchevo, vite écrasée. De tels précurseurs illustrent le mécanisme qui pousse dès que possible au passage de l'action clandestine à la guérilla ou l'émeute.

Dans les Balkans, des indépendantistes recourent à l'attentat. Cela les amène souvent à chercher des soutiens hors frontières avec des services étrangers. Ainsi, l'organisation « Jeune Bosnie », responsable de l'attentat de Sarajevo en 1914, était commanditée par la Serbie. L'I.R.A. s'organise sur un modèle d'armée clandestine. Elle se manifeste à visage découvert lors des Pâques sanglantes de Dublin en 1916

Anarchisme, indépendantisme, anticolonialisme, attentats aveugles, utilisation de relais intellectuels et des médias pour la propagande, mais aussi liens avec des internationales, voire des services secrets ou des États « terroristes » : tout semble donc avoir été inventé avant la Première Guerre mondiale de ce qui caractérisera le terrorisme jusqu'au 11 Septembre 2001.

Pendant presque tout le XX<sup>e</sup> siècle, les terrorismes semblaient se classer en trois formes majeures, suivant leurs objectifs politiques. Toutes voient ne l'État leur adversaire principal

- Un terrorisme de type révolutionnaire. Il est « vertical » en ceci qu'il vise le Pouvoir et les institutions. Des anarchistes de la Belle Époque à la Fraction Armée Rouge, il s'agit de renverser l'ordre établi. L'action doit servir de catalyseur à la mobilisation populaire et d'accélérateur à la Révolution.
  
- Un terrorisme « territorial », indépendantiste ou anticolonialiste. C'est celui de l'IRA irlandaise, du PKK kurde ou de dizaines de mouvements de libération. Il veut chasser un occupant, ou un groupe allogène. Il emploie une stratégie des coûts, souvent complémentaire de la guérilla, de la négociation politique et de la pression idéologique. Il faut que sa présence coûte à l'étranger un tel prix, matériel et politique, qu'il parte ou cède. L'enjeu est le territoire.
  
- Un terrorisme « instrumental » ou de contrainte, souvent transnational. Il joue comme élément de menace et de négociation pour un avantage précis : faire libérer un prisonnier, contraindre une État à cesser de soutenir telle faction ou tel État, faire adopter telle mesure... Des actions de ce type, sont souvent commanditées par un gouvernement qui instrumentalise le terrorisme<sup>22</sup>. La France en a subi la démonstration en 1986 – voir l'attentat de la rue de Rennes - et en 1995 – voir la bombe du métro Saint Michel -, respectivement liés aux affaires libanaises et algériennes. La coercition est limitée et dans le temps et par son objet. Ici, le terroriste s'en prend à une autorité à qui il cherche à imposer une décision ou le détenteur d'une ressource, éventuellement l'argent ou l'accès aux médias. La méthode est indirecte : elle modifie un rapport de forces, mais n'est pas censée apporter la victoire finale.

Dans la pratique, ces trois modèles se mêlent : il n'est pas rare de voir des terroristes exercer un chantage aux objectifs limités, mais dans le cadre d'une lutte de libération nationale, et au nom d'une finalité globale comme l'effondrement du capitalisme.

---

<sup>22</sup> Comme on l'a souvent fait remarquer, il semble que le contraire puisse se produire désormais : en Afghanistan, sous les talibans, c'était plutôt le terrorisme qui instrumentalisait l'État

L'efficacité du terrorisme ne fait pas plus consensus que ses justifications morales. Les révolutions ou les libérations nationales qui réussissent le doivent-elles au terrorisme qu'elles ont parfois pratiqué dans leurs débuts ou aux luttes plus classiques qui ont suivi ? Question sans réponse car la victoire du terrorisme « pur » reste théorique. Cette inefficacité relative ou cette imprévisibilité stratégique n'en empêche ni l'extension géographique ni l'emploi par les causes les plus diverses.

Tout cela suppose une vision du terrorisme en termes de seuil : à un stade de leur combat des groupes motivés par une idéologie recourent ou non à cette forme d'action à buts politiques. Ce passage s'inscrit dans une logique de revendication et de conquête des esprits ou du pouvoir. Corollaire : chacun comprend en quoi consisterait la victoire du terrorisme.

Or, des phénomènes récents viennent remettre en cause ces certitudes. D'une part, de nouveaux types d'organisations recourent à l'attentat et la terreur pour des motifs qui débordent la définition classique de la politique. D'autre part, la frontière s'atténue entre terrorisme et violence « ordinaire ».

Cette inflation se traduit d'abord par des terrorismes inédits, au moins par les buts dont ils se réclament. Les spécialistes recourent pour le nommer à une nouvelle terminologie : terrorisme millénariste, gangsterrorisme, écoterrorisme, agroterrorisme, terrorisme eschatologique voire « *New Age* ». Que signifie cette floraison ? D'abord que le terrorisme devient « infra » politique ; il poursuit des objectifs plus partiels : protestation, revendication sociale ou culturelle, intérêts. Mais il est aussi devenu « supra » politique dans la mesure où il se donne des objectifs métaphysiques supérieurs à l'ordre du politique.

Premier élément : le religieux. La séparation n'est pas toujours très nette entre, d'une part, une organisation, comme le Hezbollah dont les objectifs sont concrets et non délirants - la création de l'État palestinien - mais énoncé au nom de sa foi d'un côté et, d'autre part, un terrorisme « mystique » qui entend frapper tous les adversaires de Dieu, sans peut-être espérer la victoire ici-bas.

C'est ce que démontre le phénomène des sectes. Ainsi, les raisons de l'attentat au gaz dans le métro de Tokyo échappent à l'interprétation rationnelle. Le gourou de Aum,

Shoko Asahara tenait un discours mêlant le culte de Shiva, dieu de la destruction, et allusions à Armageddon prises dans la Bible. Persuadé de l'imminence de la fin du Monde, il aurait décidé d'accélérer les choses en provoquant un maximum de morts. Cette obsession de l'Apocalypse a provoqué des vagues de suicides dans les sectes. La fin du monde ne hante pas moins les « milices patriotiques » et les « suprématistes blancs » aux U.S.A.. Il est convenu de les ranger à l'extrême-droite. C'est vrai si l'on considère que les auteurs de l'attentat d'Oklahoma City qui fit 168 morts en 1998 ou leurs semblables n'aiment ni les Noirs, ni les Juifs, ni les progressistes, ni les mondialistes, ni d'ailleurs grand monde. Mais ces groupuscules puisent surtout leur inspiration dans la littérature « survivaliste » annonçant l'effondrement de la civilisation, dans des références religieuses délirantes qui assimilent les vrais Américains à une tribu perdue d'Israël ou encore dans l'utopie des petites communautés sans État et de la « résistance sans chefs ».

Les partisans de la RAHOWA (*Racial Holy War*, la guerre sainte raciale) développent une rhétorique « victimaire » : il sont persuadés que le gouvernement allié au grand capital et au complot international veut enfermer les vrais patriotes américains dans des camps. Eux aussi, assimilent leur combat à une légitime défense et sont persuadés de ne recourir à des moyens violents que pour sauver des vies et protéger des innocents<sup>23</sup>. Les membres des milices patriotiques, les *Patriotes de l'Arizona*, des *Citoyens pour le Christ* ou autres « *The Covenant, the sword and the Arm of the Lord* » sont inspirés par une vision terrifiante du chaos prochain Elle est résumée dans leur « bible », un livre de politique-fiction politique de 1978, *The Turner Diaries*, d'A. Mac Donald. Il faut aussi rappeler que les « conseil des patriotes du Minesota »<sup>24</sup>, et le « patriot Council »<sup>25</sup> ont réellement tenté d'utiliser des A.D.M., même si c'était à petite échelle et sans grand impact.

---

<sup>23</sup> Sur le terrorisme « survivaliste » ou religieux américain, voir *Terrorisme, Peurs et réalités* de François Legarde, éditionsAthéna (Canada) 2002 et le « classique » : *The New Terrorism* de Walter Laqueur, Phoenix Press, (U.K.) 1999

<sup>24</sup> Tentative d'empoisonnement de fonctionnaires U.S. à la ricine en 1992

<sup>25</sup> Première organisation dont des membres aient été condamnés au nom de la loi U.S. contre le terrorisme par les armes biologiques en 1995 pour avoir tenté d'empoisonner des agents fédéraux

De façon générale, les mouvements millénaristes tiennent la vedette parmi la quarantaine de tentatives d'emploi d'ADM<sup>26</sup> répertoriées depuis les années 70<sup>27</sup>.

Preuve que :

- a) la plupart des cas ont été signalée sur le territoire U.S. et bon nombre des auteurs d'attentats de ce type sont américains
- b) il n'y avait pas moins de tentatives dans les années 70/80 et la menace terroriste aux A.D.M. n'est pas récente
- c) toujours, en matière d'ADM, le principal risque ne provient pas, du moins à ce jour, des milieux islamistes, même si des documents retrouvés en Afghanistan, montrent qu'al Quāida a étudié la possibilité de recourir à de telles armes.

Dans le registre mystico-délirant, il est difficile de surpasser l'Armée de Résistance du Seigneur, en Ouganda, la *Lord's Resistance Army*, prolongement du « Mouvement du saint-Esprit ». Elle prétend instaurer un État basé sur les dix commandements, mais parallèlement, pratique pillage ou enlèvement. Elle impose de bizarres tabous inspirés de la sorcellerie, tel celui qui condamne l'usage de la bicyclette sous peine de mort ! Nous sommes loin de la rationalité, au moins instrumentale, du terrorisme « classique ». Qui pourrait encore classer les organisations terroristes connues, dont plus de cent ont une audience internationale, en « révolutionnaires », « nationalistes » et « religieuses » ou simplement de droite et de gauche ?

Même l'écologie peut devenir mystique de l'Environnement et susciter son terrorisme. Des partisans de « l'écologie profonde » ont plusieurs fois franchi le pas. Dans les années 80, l'association *Earth First* s'en prenait aux installations nucléaires ou électriques, à des digues ou à des activités polluantes. Elle professait un discours radical et n'envisageait rien moins que la destruction totale de la civilisation au profit de Gaïa, la mère Nature. L'écoterrorisme reste une menace.

---

<sup>26</sup> En l'occurrence, si l'on excepte l'unique tentative de terrorisme avec des produits radioactifs, perpétrée par des Tchétchènes à Moscou en 1995, cela recouvre essentiellement des empoisonnements de produits alimentaires, plus diverses tentatives, plus ou moins couronnées de succès de se procurer des agents biologiques. Sans oublier les « succès » d'ailleurs relatifs de la secte Aum. Sources : *Terrorisme chimique, biologique et nucléaire : moyens et évaluations*, par O. Lepick et J.F. Daguzan 2002, Cahier « Terrorismes » du Centre National d'Études et de Formation de la Police Nationale.

<sup>27</sup> Le tout premier attentat avec des agents biologiques a été perpétré en 1915 par le médecin germano-américain Anton Dilger : il infectait avec la maladie du charbon des monteuses destinées aux troupes U.S. engagées sur le front européen.

Parmi les plus actifs ou les plus agressifs, se retrouvent des amis des animaux. Ainsi, l'*Animal Liberation Front* est passé de la perturbation des chasses à courre anglaises dans les années 70 aux bombes incendiaires contre les centres pratiquant des expériences sur les animaux. Puis ce furent les attaques informatiques en 1999, et enfin des tentatives d'empoisonnement de produits alimentaires dans les grandes surfaces.

Il va de soi que tels actes ne se comparent ni moralement, ni stratégiquement, à ceux qui ensanglantent le Proche-Orient. Mais l'action violente se met de plus en plus au service de mysticismes ou d'idéalisme dévoyés.

La frontière entre terrorisme et délinquance n'est pas plus immuable. De tous temps, les terroristes ont été amenés à fréquenter la pègre, ne serait-ce que pour se procurer des caches ou des armes, Pour se financer, ils en ont fréquemment imité les méthodes, hold-up et racket. Netchaïev, inspirateur des terroristes russes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, fondait de grands espoirs sur les « bandits » qui représentaient à ses yeux un potentiel de destruction voire les seuls révoltés authentiques. Certains, en France, firent le trajet du crime à l'anarchisme, comme Ravachol ou la bande à Bonnot.

L'évolution actuelle dépasse une simple compromission, fût-ce au nom de nécessités tactiques, entre militants et délinquants. Il s'agit désormais de la fusion du monde du crime et de celui des mouvements dits de libération. Laissons de côté ce qu'il est pudiquement convenu de nommer la « dérive mafieuse » du nationalisme corse. Reste qu'un nombre croissant de mouvements terroristes se trouve impliqué dans l'extorsion, le trafic d'armes ou de drogue. Plus précisément, il devient difficile de distinguer entre mafias utilisant le masque de la politique et terroristes devenus mafieux.

Ainsi, lorsque des territoires entiers sont sanctuarisés sous l'autorité de groupes armés et échappent ainsi à l'autorité de l'État, cela intéresse les seigneurs de la drogue. Voir les exemples du narcoterrorisme du FARC en Colombie, ou les accords passés entre le Sentier Lumineux au Pérou et les cartels de la drogue. Dans les « zones grises » où ne s'exerce plus d'autorité politique, et où prolifèrent tous les trafics et toutes les violences, les anciennes distinctions perdent tout sens.

Où commence une fusion plus organique ? Dans le cas de la Tchétchénie ou de l'Albanie, pouvoirs tribaux et mafieux, terrorismes indépendantistes et brigades

internationales de l'islamisme cohabitaient ouvertement. En sens inverse, il y a quelques années, la Mafia italienne a imité les méthodes terroristes et s'en est prise à des responsables de l'État ou à des monuments célèbres dans un but de chantage.

Du fait de l'internationalisation croissante du terrorisme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, et de l'imbrication des causes, il devenait déjà difficile d'interpréter ce que dissimulaient certaines phraséologies. Ce pouvait être les intérêts d'un État commanditaire, haines ethniques. Désormais, l'entrée dans le champ terroriste se justifie au nom de toutes les doctrines et de toutes les revendications « identitaires », même sexuelles. En Italie, un « Front de libération pédophile » a été démantelé en 2001 : il préparait une série d'actions terroristes. En sens inverse, en Angleterre des attentats anti-homosexuels ont été perpétrés par un isolé.

De Dieu au sexe, de la globalisation aux souris de laboratoire, en passant par la lutte contre l'avortement, tout peut nourrir la pulsion terroriste. Nos sociétés du risque dépendantes de la technologie, et où les médias donnent un écho maximum à toutes les craintes, favorisent la tentation de la violence scénarisée : contrainte à moindre coût et audience à moindre effort.

Si les motivations terroristes se diversifient, la pratique, se banalise par un recours à une violence quasi, pré ou para terroriste, à l'occasion de conflits de tous types.

La Commission Européenne a récemment discuté d'une décision-cadre sur le terrorisme d'après le 11 septembre: une définition trop large, ont remarqué certains membres, aurait risqué de criminaliser des luttes sociales ou les débordements qui accompagnent les manifestations anti-mondialisation.

Certes, il y a une différence entre la violence des *Black blocs* qui affrontent la police au cours des grands rassemblements contre le G8<sup>28</sup> et le « vrai » terrorisme. Lancer un cocktail Molotov ce n'est pas commettre un attentat-suicide. Démonter un Mac Donald comme l'a fait José Bové, n'équivaut pas à le faire sauter avec une bombe comme les autonomistes bretons qui ont tué, il est vrai, involontairement, un employé. Au moment où il est question de « terrorisme social »<sup>29</sup>, ces frontières-là se révèlent poreuses, elles aussi. Ainsi, depuis deux ou trois ans, les cas de menaces de sabotage de l'entreprise ou de pollution délibérée se sont multipliés : brasserie Adelshoffen, filature Cellatex, usine

---

<sup>28</sup> Voir J. Baud, *La guerre asymétrique*, Ed. du Rocher 2003, p.111

<sup>29</sup> *Le » terrorisme social », nouveau syndrome de la globalisation ?* par Jean-Yves Duval, in *Diplomatie* n°3, Mai-Juin 2003

de Moulinex<sup>30</sup>. La ligne rouge qui sépare activisme ou protestation de terrorisme pourrait se révéler aussi ténue que celle qui sépare le terrorisme de la guerre.

Raison de plus pour réexaminer notions de guerre et de terrorisme dans la perspective du terrorisme islamiste. Ce dernier se donne pour but, non plus de détruire l'État, de chasser un occupant ou de contraindre un adversaire, mais d'établir le règne de Dieu sur Terre. Le terrorisme spectaculaire, global et en réseaux est le double négatif de notre société de la mondialisation, de la communication et de nouvelles technologies. Il se consacre moins à une victoire politique qu'à une perturbation planétaire du système, au châtement emblématique de ses tenants et à la prédication par la bombe. Avec d'autant plus de facilité qu'il trouve partout des symboles donc des cibles : une église ou une boîte de nuit, une tour ou un pétrolier. Pour lui, l'Occident est partout, le front aussi et l'arrière nulle part.

### ***Que veut ben Laden?***

L'interrogation sur les buts d'al Quāida naît au lendemain du 11 septembre 2001 : le plus gigantesque attentat n'était pas accompagné de la moindre revendication, comme si le sacrifice symbolique des deux tours de Babel se dispensait de sous-titre. Al Quāida n'a jamais revendiqué explicitement ses attentats. En revanche, ses représentants remercient souvent Allah du succès des martyrs ou reconnaissent y avoir « incité ». Dans son message pour le second anniversaire du 11 Septembre, ben Laden se dit même « honoré » d'avoir connu les jeunes gens qui ont accompli ces actes car, ce faisant, « ils se sont empressés de servir la cause de Dieu et l'appel du monothéisme »<sup>31</sup>.

On en a signalé les caractéristiques d'al Quāida: un réseau transnational aux capacités militaires, technologiques et financières supérieures, capable de frapper partout. Pour le

---

<sup>30</sup> En 2000, les ouvriers de l'usine Cellatex dans les Ardennes commencent à déverser 6.000 litres d'acide sulfurique dans une rivière et menacent de faire sauter leur usine. Peu après, des grévistes d'une usine Adelshoffen menacent de faire exploser des réservoirs de gaz. Réaction similaire dans une usine Moulinex de Cormelles : face à un plan de fermeture et de licenciements, des grévistes disposent des produits explosifs sur le site et menacent de le faire sauter.

<sup>31</sup> Texte disponible sur [www.terrorisme.net](http://www.terrorisme.net)

moment ne pouvant plus toucher le « centre » (États-Unis et Europe) il vise la périphérie.

Certains estiment qu'al Quaïda avait anticipé et la réaction américaine en Afghanistan et la dispersion qui s'ensuivrait. Elle a conservé sa capacité de nuisance : quarante attentats majeurs dans les deux ans qui ont suivi le onze Septembre, sans compter ceux qui, dans la confusion irakienne, pourraient lui être attribués..

Le réseau apprend et s'adapte. Et les « start-up d'al Quaïda »<sup>32</sup> prolifèrent. Seul le but reste immuable : châtier « les ennemis de Dieu » mais aussi le satisfaire par des actes qui portent leur récompense en eux-mêmes. Quels éléments de cette bizarre équation se trouve dans la tête de Ben Laden ?

La réponse est à pondérer en fonction de quatre hypothèses :

- Que ben Laden soit toujours vivant au moment où lecteur lira ces lignes
- Qu'il dirige véritablement al Quaïda et n'en soit pas le porte-parole ou l'icône<sup>33</sup>
- Que l'expression « al Quaïda » désigne autre chose que la base dans le Panshir en Afghanistan où se retrouvaient des apprentis jihadistes et une expression dont se sont emparés les médias occidentaux. Les spécialistes du renseignement distinguent maintenant le noyau dur, quelques dizaines de membres entourant l'émir comme un véritable clan, et le domaine plus vaste des organisations « franchisées », plus autonomes même si elles effectuent leurs opérations en coordination avec le noyau principal. Sans compter des organisations plus structurées du type des Frères Musulmans d'Égypte sont plutôt des alliés ou actionnaires que des fractions d'al Quaïda. Le tout suivant les principes de la guerre en réseau<sup>34</sup> : structure souple, coordination pour des actions instantanées de forces auparavant dispersées...

Difficulté supplémentaire : la tentation de « labelliser » al Quaïda des attentats comme celui de Mogadiscio qui a fait échouer l'opération *Restore Hope* en 1996 ou des organisations comme al Tawhid, dont il faudrait vérifier si elles sont intégrées ou

---

<sup>32</sup> Eric Denécé *Les start-up d'Al-Qaeda*, Libération, 13 Août 2003

<sup>33</sup> À supposer que la notion de « chef d'al Quaïda » ait un sens, l'Égyptien al Zawahri serait un meilleur candidat si on prend le mot au sens militaire.

<sup>34</sup> Arquilla J. et Ronfeldt D., *Networks and Netwar : the Future of Terror, Crime and Militancy*, Rand 2002 téléchargeable sur [www.rand.org](http://www.rand.org)

concurrentes<sup>35</sup>. Entre sa porosité, et sa tendance à produire des métastases ou des leurres, al Quāida n'est pas un corps facile à radiographier. C'est surtout une expression médiatique commode.

- Que le 11 Septembre n'ait été l'apogée avant le déclin.

D'où l'éventail des possibles. À une extrémité, l'éradication totale de la mouvance jihadiste, peu vraisemblable. À l'autre, il y a la réédition d'un « exploit » de même dimension que le 11 Septembre. C'est difficile à imaginer, sans doute faute de se représenter ce qui pourrait être fait « de pire » ou d'aussi spectaculaire. Entre les deux, un vaste territoire. Soit un terrorisme « banalisé » - les attentats intégrés à la logique de l'économie mondiale, comme les accidents de la route dans les statistiques des assurances. Ce serait un phénomène récurrent et avec qui il faudrait apprendre à vivre. Soit le cycle infernal terrorisme mythifié et guerres préventives.

Raison de plus se pencher sur le discours de ben Laden qui, comme tout « programme » terroriste doit exprimer à la fois les intérêts au nom desquels il s'exprime, les objectifs politiques qu'il poursuit et les valeurs dont il se réclame.

## **Les intérêts**

Dans sa « déclaration de guerre aux sionistes et aux croisés » d'Août 1996, premier texte qui ait eu un retentissement mondial, ben Laden se réclame de la défense du peuple musulman, l'Oumma, à rebours de tout nationalisme. Il déclare l'Islam victime « des croisés et des sionistes ». Leur plus grand crime : la profanation de la terre sacrée d'Arabie saoudite (le pays des deux lieux saints : la Mecque et Médine) par la présence de G.I., l'occupation du troisième lieu saint, Jérusalem, al Quods, semblant presque secondaire en regard. Les détails des malheurs des saoudiens et les crimes de leur gouvernement apostat sont énumérés, comme pour un programme électoral.

---

<sup>35</sup> La présence d'un responsable de cette organisation Mussad al-Zakawi, blessé en Afghanistan et soigné en Irak avait été présentée par Colin Powell contre une preuve de la collusion ben Laden Saddam Hussein dans son discours à l'Onu du 4 Septembre. Par la suite, le président Bush lui-même a du reconnaître que les États-Unis ne possédaient pas de preuve de la collusion al Quāida/Irak (cf le Figaro du 19 Septembre 2003)

L'ambition de ben Laden est-elle (ou était-elle en 1996) de remplacer la famille royale saoudienne ? Le plus transnational des terroristes est-il si enraciné ? En 1997, l'éventualité qu'il prenne le pouvoir en Arabie saoudite était si plausible qu'un journaliste de CNN lui demandait quelle serait sa politique pétrolière s'il y réussissait. Une explication serait simplement que la stratégie de ben Laden a changé. Avec Gilles Kepel<sup>36</sup>, on peut supposer que ben Laden a constaté l'échec de la méthode de guérilla islamique en Algérie, en Égypte et en Bosnie et en est venu à la conclusion de l'inutilité de d'une quelconque révolution dans un seul pays. Il n'aurait servi à rien de renverser un gouvernement anathème tant que battrait le cœur du système dirigé contre les musulmans, aux U.S.A. Sous l'influence de son guide spirituel Omar ab al Rahman, ben Laden se serait donc tourné vers le maximalisme : tout ou rien. Il faut donc frapper directement et partout l'ennemi principal.

Mais l'essentiel se joue surtout sur le mode symbolique. La profanation fournit une première motivation : « Vous terroriser alors que vous portez les armes sur notre territoire est un devoir légitime et une obligation morale. Ce droit bien connu appartient à tous les hommes comme aux autres créatures. ». Le premier argument d'al Quaida est donc la nécessité « naturelle », aussi bien qu'religieuse, de défendre sa terre.

## **Les objectifs**

Généralement un groupe terroriste adresse un message à l'État, soit pour exiger quelque chose (libérez nos camarades, quittez notre pays...) soit pour lui annoncer sa prochaine destruction (tremblez tyrans...). Mais quelle victoire peut espérer ben Laden ? La réponse figure dans une étonnante « lettre à l'Amérique » de Novembre 2002 sur les raisons de son combat.. La longue liste des griefs contre l'Occident (soutien à Israël, Somalie, complicité avec les Russes en Tchétchénie, blocus de l'Irak) entraîne la conclusion : « la première chose à laquelle nous vous appelons est à l'Islam » donc la complète soumission à ses lois. Ben Laden exhorte également ses adversaires à renoncer à l'oppression et à l'impérialisme de leur politique extérieure, comme au péché et à la

---

<sup>36</sup> Gilles Kepel *Terrorisme islamiste : de l'anticommunisme au jihad antiaméricain*, in Ramsès 2003

débauche. Même les crimes écologiques n'échappent pas à sa censure L'alternative est la soumission de la planète à la loi du Prophète et l'établissement d'un califat universel.

Un terrorisme de conversion s'affirme là sans équivoque. Le jihad est bien autre chose que la volonté de libérer les peuples de l'impérialisme. C'est l'ambition de mettre fin au scandale majeur qu'incarne l'Amérique : le « sécularisme », l'émancipation de la créature par rapport au Créateur et la tentative d'imposer une loi qui ne soit pas d'origine divine.

Sur ce point, ben Laden n'est pas isolé. Un de ses seconds, Suleiman Abou Gheith<sup>37</sup> déclare : « L'Amérique se trouve à la tête de l'hérésie dans le monde entier ; son régime, infidèle et démocratique, se fonde sur la séparation de la religion et de l'Etat et permet au peuple de gouverner le peuple au moyen de lois qui contredisent la volonté d'Allah, autorisant ce qu'Allah a interdit. Les autres pays se retrouvent obligés d'obéir à ces mêmes lois... et tout pays [qui s'y oppose] est puni en étant assiégé, puis boycotté. En agissant de la sorte, [l'Amérique] cherche à imposer au monde une religion qui n'est pas celle d'Allah » On ne sort pas du dualisme : islam ou anathème.

Suivant le chef spirituel d'un mouvement de la mouvance al Quāida<sup>38</sup> « la résistance (en Irak) n'est pas seulement une réaction à l'invasion américaine. Elle fait partie d'une lutte continue des musulmans depuis la chute du califat. Tous les combats des musulmans depuis cette époque s'inscrivent dans un effort organisé pour rétablir le califat. ». Ce qui invalide toute explication par les méfaits de la globalisation ou par le seul problème palestinien. Seule la soumission du temporel à l'Islam pourrait désamer les jihadistes.

## **Les valeurs**

La casuistique de ben Laden renvoie au wahabisme, l'imitation des « pieux ancêtres », l'interprétation littérale, la pratique des origines. Ben Laden ne cesse de se référer aux textes coraniques, aux haddiths, les actes du prophète, aux avis des oulémas, les docteurs de la Loi, quand il ne récite pas des poème mystiques. Pour se défendre de

---

<sup>37</sup> Il 'exprimait sur le fameux site al-Neda, l'Appel (censé être la vitrine numérique d'al Quāida)

<sup>38</sup> Mullah Mustapha Kreikar de Ansar al-Islam,

l'accusation de frapper des victimes innocentes, il multiplie les références théologiques.. Tuer, même des enfants, est licite à ses yeux, comme conséquence indirecte d'une attaque dont l'objectif principal était militaire et politique. Et du reste, des docteurs de la loi ne disent-ils pas qu'il est permis de tuer les femmes et les enfants de l'ennemi si celui-ci a commencé le premier par tuer les innocents dans votre camp ?

Ce système de la compensation évoque le talion (pour ben Laden, les vrais héritiers de la Torah sont les Musulmans<sup>39</sup>). Mais il poursuit le raisonnement : il doit y avoir équilibre mathématique du nombre de morts. Cette sinistre comptabilité inclut généreusement Hiroshima et un million d'enfants irakiens victimes présumées de l'embargo. Au total, les jihadistes estiment que la balance des paiements déficitaire de plusieurs millions de morts à rattraper sur l'Occident<sup>40</sup>.

« Nous tuerons les rois des infidèles, les rois des croisés et les civils infidèles en échange de nos enfants qu'ils tuent. C'est permis par la loi islamique, et c'est logique » affirme ben Laden. Comme le jihad, la compensation des morts innocentes constituerait un devoir pour chaque musulman

Ce souci du licite et de l'illicite même dans le choix des moyens de la guerre totale est à rebours de la vision que répandent certains essayistes : un ben Laden « nihiliste » ou « apocalyptique » qui jouirait sataniquement de la destruction pour la destruction. C'est un juriste pointilleux, certainement pas persuadé que « tout est permis ».

Tout terrorisme développe ses justifications que ce soit par la noblesse des fins, par l'économie des moyens (quelques morts aujourd'hui pour éviter demain de plus grands massacres), par la contrainte des faits, qui interdit tout autre choix ou par les

---

<sup>39</sup> « Le peuple de Palestine sont de purs Arabes et les Sémites des origines. Ce sont les Musulmans qui sont les héritiers de Moïse (que la paix soit sur lui) et les héritiers de la vraie Torah qui n'a pas été changée » déclare-t-il, toujours dans sa lettre à l'Amérique (<http://www.observer.co.uk/worldview/story/0,11581,845725,00.html>)

<sup>40</sup> « Ce sont les Américains qui ont commencé. La riposte et le châtement doivent s'exercer en respectant scrupuleusement le principe de réciprocité, surtout lorsqu'il est question de femmes et d'enfants. Ceux qui ont lancé des bombes atomiques et eu recours à des armes de destruction massive contre Nagasaki et Hiroshima, c'étaient les Américains. Est-ce que ces bombes pouvaient faire la différence entre les militaires et les femmes et les enfants ? » interview chaîne ABC en Mai 1998

prescriptions d'une loi supérieure. Il n'y a pas de terrorisme en soi, il y a une relation terroriste.

Car, telle semble être la leçon de deux ans de guerre au terrorisme (au moment où nous écrivons) :

- L'hyperpuissance n'est pas omnipotente : le coût financier, militaire, psychologique, médiatique de l'occupation de l'Irak en marque les limites, que l'on compte en milliards de dollar ou en points de sondage.-

- Plus on combat le Terrorisme avec majuscule, plus on engendre des terrorismes.